

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)



PHILOSOPHIES

L'un des traits caractéristiques de Leibniz est son rapport positif, érudit et essentiel à toute la tradition philosophique. Son recours aux auteurs et aux thèses du passé est d'autant plus frappant que la plupart de ses contemporains, à commencer par Descartes, prétendent inaugurer leur propre pensée dans le refus de la tradition philosophique. Le rapport que Leibniz assume à celle-ci peut s'entendre par analogie avec les parties célèbres où les joueurs d'échecs apprennent leur art : un bon joueur, instruit de l'histoire des échecs, reconnaît aux premiers coups l'ouverture choisie par son adversaire, identifie aussitôt la stratégie qu'il va suivre et anticipe la fin de partie qu'il tentera de mettre en place ; il s'épargne ainsi supputations et hypothèses, parce qu'il reconnaît les situations exemplaires déjà affrontées par les grands maîtres.

On trouvera ici non seulement restitué ce que Leibniz a pensé des auteurs antiques et médiévaux, mais encore analysé son bon *usage* de l'histoire de la philosophie.

Grand prix de philosophie de l'Académie française, titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne en Sorbonne et directeur de l'équipe de recherche *Métaphysique : histoires, transformations, actualité*, Vincent Carraud réunit dans ce volume à la fois les contributions de spécialistes de Leibniz et celles d'historiens des philosophies antiques et médiévales qui éprouvent l'or trouvé par Leibniz dans la boue de ses lectures scolastiques : Roger Ariew et Marin Lucio Mare, Thomas Auffret, Claire Bayle, Frédéric de Buzon, Michaël Devaux, Stefano Di Bella, Agustín Echavarría, Thomas Leinkauf, Juan A. Nicolás, François Ottmann, Arnaud Pelletier, Jean-Louis Poirier, Marwan Rashed, Donald Rutherford, Kristell Trego, avec un avant-propos de Jean-Luc Marion.

DUNS SCOT ET SAINT THOMAS :
LA QUESTION DE L'INDIVIDUATION

Roger Ariew & Lucio Mare

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

Malebranche. Mathématiques et philosophie
Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images. Dialogues avec Dominic McIver Lopes
Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets. Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman
Alexis Anne-Braun

L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ
ET LES PHILOSOPHIES
ANTIQUES
ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)

*avec la collaboration de Claire Bayle
& Gabriel Meyer-Bisch*

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3774-3
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0668-8
© Sorbonne Université Presses, 2021

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

- A *Sämtliche Schriften und Briefe*, éd. Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaft et Akademie der Wissenschaften in Göttingen, séries I-VIII, Darmstadt/Leipzig/Berlin, 1923-...
- GM *Leibnizens Mathematische Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin/Halle, 1849-1863, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1971.
- GP *Leibniz. Die philosophischen Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin, 1875-1890, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1965.
- Dutens Gottfried Wilhelm Leibniz, *Opera omnia*, éd. Louis Dutens, Genève, 1768, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1990.
- Grua Gottfried Wilhelm Leibniz, *Textes inédits d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre*, publiés et annotés par Gaston Grua, 2 vol., Paris, PUF, 1948.
- AT *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, nouvelle présentation par Bernad Rochot & Pierre Costabel, 11 vol., Paris, Vrin, 1964-1974.

DEUXIÈME PARTIE

Le fil de l'histoire

DUNS SCOT ET SAINT THOMAS : LA QUESTION DE L'INDIVIDUATION

Roger Ariew & Lucio Mare
University of South Florida

Dans cette étude, nous explorons comment l'ontologie leibnizienne de la substance individuelle est liée au remaniement constant de la pensée scolastique moderne sur l'individuation. Nous soutenons que Leibniz offre une réponse complexe à la question de savoir ce qui rend un individu unique parmi des individus tout à fait similaires ou appartenant ontologiquement au même genre. Nous verrons, en outre, que la solution leibnizienne change à plusieurs reprises dans son œuvre philosophique et implique une réinterprétation unique des composants historiques de la pensée sur la substance, l'être, et l'individu de la dernière scolastique. Surtout : nous allons montrer que, vers la fin de la période du *Discours de métaphysique* (1686), Leibniz rejette l'atomisme et le matérialisme à titre de solutions alternatives à son hylémorphisme en reliant trois stratégies traditionnellement distinctes et contradictoires eu égard à l'individuation. Par suite, nous avons choisi de limiter notre généalogie de la problématique de l'individuation chez Leibniz en commençant par le milieu des années 1660, à partir de son diplôme de thèse de style scolastique, la *Disputatio metaphysica de principio individui* (1663), et en progressant jusqu'à l'œuvre – plus mûre – de 1686, le *Discours de métaphysique* ; cela nous conduira également à discuter ses conceptions de l'individuation dans nombre de ses autres essais, y compris dans le *De Transsubstantiatione* (1668), la *Confessio philosophi* (1672-1673) et la *Meditatio de Principio Individui* (1676)¹.

1 Par conséquent, nous n'interrogerons pas ici les raisons de la transition terminologique et ontologique leibnizienne entre le vocabulaire de

Lorsqu'on retrace ce chemin complexe et parfois déroutant, on remarque que la première stratégie de Leibniz est de réinterpréter le principe thomiste de l'individuation des substances immatérielles en l'appliquant à toutes les substances. Les substances individuelles sont chacune leur propre espèce ou spécifiquement différentes (*species infima*), exactement comme les intelligences angéliques de Thomas d'Aquin.

Concernant la seconde stratégie, celle des scotistes, Leibniz transforme les heccétés en propriétés qualitatives internes, même s'il les avait pensées auparavant comme des circonstances externes du temps et de l'espace (*sensus temporis et loci*, *Confessio philosophi*: 1672-1673). En 1663, dans sa *Disputatio metaphysica de principio individui*, sous l'influence de l'interprétation de Duns Scot due à l'École de Padoue et au nominalisme suarézien, Leibniz avait interprété l'*haecceitas* comme un élément formaliste (en privilégiant la forme sur le sujet).

Les réinterprétations ultérieures de ce concept semblent insister sur les mêmes éléments réalistes que ceux de la *Confessio* : identification avec la catégorie de quantité ou synonymie avec la différence numérique consistant en la perception du temps et de l'espace.

La dernière stratégie pour l'individuation des substances se fait à travers les notions complètes ou la multitude de leurs propriétés internes. L'aspect relationnel, spatio-temporel de l'individuation est maintenant intégré dans la théorie leibnizienne de la notion complète des substances. Dans le *Discours de métaphysique* (1686), l'individu correspond, selon Leibniz, à l'espèce dernière des scolastiques thomistes, dont il avait

l'individuation et celui de la simplicité dans les œuvres des années 1704-1715 (*Nouveaux Essais, Monadologie, Principes de la Nature et de la Grâce*). Pour une étude montrant comment cette évolution a été influencée par une double confrontation (d'une part, par l'affrontement direct avec la physique de Descartes, à travers la critique de l'idée cartésienne de l'extension et son principe d'individuation et, d'autre part, par la confrontation avec le cartésianisme *per se*, manifeste dans la critique que Leibniz a adressée à l'atomisme quasi métaphysique de Géraud de Cordemoy et sa tentative d'améliorer le principe cartésien d'individuation des corps), voir Lucio Mare, « Leibniz's More Fundamental Ontology : from Overshadowed Individuals to Metaphysical Atoms », dans Wenchao Li (dir.), *Für unser Glück oder das Glück anderer*, Hildesheim/Zurich/New York, Olms, 2016, t. IV, p. 269-284.

refusé de discuter dans sa *Disputatio* (1663). La particularité de cette conception complètement remaniée réside dans l'affirmation que chaque individu est, en soi-même, sa propre espèce dernière – non plus l'exemplaire d'une essence spécifique, mais une différence unique, avec tous ses accidents. L'originalité principale de Leibniz consiste donc dans l'affirmation qu'à cette essence individuelle ou espèce dernière correspond une notion complète. De cette façon, il achève de réunir les trois principales conceptions du principe d'individuation que les scolastiques du XVII^e siècle avaient pour habitude de distinguer : celle des thomistes, avec leur *espèce ultime*, celle des scotistes avec leur *heccéité*, et, finalement, le point de vue de ceux qui fondent le principe d'individuation sur la « multitude des accidents ».

Commençons d'abord par le *terminus ad quem* de notre discussion : le *Discours de métaphysique* et la notion d'individuation que Leibniz parvient à élaborer. Le *Discours* maintient que Dieu a choisi un monde parfait, constitué d'individus avec des actions et des passions, car, selon un autre adage scolastique, les actions et les passions appartiennent proprement aux substances individuelles – *actiones sunt suppositorum*². Ce que Dieu a créé, ce sont des sujets, des individus comme Alexandre, dont Dieu perçoit la notion individuelle. Et ce que Dieu perçoit dans cette notion individuelle ou *heccéité* d'Alexandre, c'est « le fondement et la raison de tous les predicats qui se peuvent dire de luy véritablement, comme par exemple qu'il vaincroit Darius et Porus, jusqu'à y connoître *a priori* (et non par expérience) s'il est mort d'une mort naturelle ou par poison, ce que nous ne pouvons sçavoir que par l'histoire³ ». Parmi les « paradoxes qui ensuivent de cela », comme le dit Leibniz au sujet de ses propositions, il y a la thèse selon laquelle il est impossible que deux substances soient parfaitement identiques ou ne diffèrent que numériquement – *solo numero*.

-
- 2 Leibniz, *Discours de métaphysique*, § 8, A VI, 4, 1540. Mais on trouve déjà une conception similaire de la substance en général conçue comme action ou passion en 1671-1672, dans un préambule de définitions à la *Characteristica Universalis*, A VI, 2, 488.
- 3 *Discours de métaphysique*, § 8, A VI, 4, 1540.

Le *Discours de métaphysique* est un traité rédigé en français. Au cours de son développement, Leibniz revient au latin à quelques moments critiques – ce qui indique déjà de manière évidente que les termes et les phrases qu’il utilise ont une longue histoire au sein de la terminologie scolastique et que c’est sous cet aspect qu’il les connaît le mieux. Mais il est aussi question d’une histoire conceptuelle interne du texte, signe que la terminologie leibnizienne travaille, évolue constamment, et qu’en réalité ces termes ont déjà une histoire au sein de la pensée de Leibniz, telle qu’elle s’est construite depuis sa jeunesse. Puisque deux substances ne peuvent différer seulement par le nombre, Leibniz adapte à son propre usage une ancienne doctrine scolastique et formule sa propre conception comme suit : « ce que S. Thomas assure sur ce point des anges ou intelligences (*quod ibi omne individuum sit species infima*⁴) est vray de toutes les substances⁵ ». Ainsi, Leibniz relie trois notions disparates – au moins quant à leur origine – sur l’individuation : l’espèce infime de Saint Thomas, une *heccéité* scotiste, et la notion complète de la substance. Ces trois notions impliquent la thèse de l’identité des indiscernables.

Il convient d’abord de souligner que les scolastiques du XVII^e siècle distinguent généralement les trois éléments de l’individuation qui, pour Leibniz, impliquent l’identité des indiscernables. Par exemple, dans sa *Métaphysique*, Scipion Dupleix discute trois conceptions principales du principe d’individuation : celle des thomistes, avec leur matière « marquée ou désignée⁶ », celle des scotistes avec leur *heccéité*, et celle d’un autre groupe qu’il n’identifie pas. Il admet que les thomistes ont l’autorité d’Aristote, mais maintient que la quantité ne peut révéler « la cause formelle et immédiate de l’individualité et de l’unité de l’essence des choses singulières », puisque la quantité est toujours un accident et les accidents ne fonctionnent pas au

4 Cf. Thomas d’Aquin, *Summa Theologiae* I, q. 50, a. 4.

5 Leibniz, *Discours de métaphysique*, § 9, A VI, 4, 1541.

6 Selon Dupleix, les thomistes ne s’accordent pas sur ce qu’on doit entendre par « matière marquée et désignée » : « les uns tiennent qu’il faut entendre icelle une matière limitée à certaine quantité par le moyen des dimensions. D’autres disent que c’est plustost un tout resultant de la matière et quantité. D’autres exposent encore cela de la puissance et aptitude de la matière à certaines et limitée quantité. » (*La Métaphysique*, Paris, Fayard, 1992, p. 232).

niveau des essences⁷. La position que privilégie Dupleix est celle des scotistes selon laquelle « pour établir l'essence individuelle de Socrate, d'Alexandre, de Scipion et d'autres personnes singulières, il faut nécessairement ajouter pour chacun d'eux une différence essentielle, individuelle et singulière, propre à chacun d'eux pour eux-mêmes, qui fait que chacun d'eux diffère essentiellement de tous les autres⁸ ». Le troisième groupe de Dupleix est constitué de ceux qui fondent le principe d'individuation sur la « multitude d'accidents », étant donné que cette multitude « n'est jamais réunie dans aucun autre sujet⁹ ». Dupleix n'a aucun problème à rejeter cette opinion en utilisant le même argument que celui qu'il a mobilisé contre les thomistes : les accidents ne peuvent pas être les principes de la constitution essentielle des substances. Ainsi Dupleix distingue la position scotiste – qu'il favorise – de la position thomiste et de celle du troisième groupe (cette dernière peut être considérée comme précurseur de la notion complète de Leibniz). Dupleix rejette ces deux alternatives parce qu'il considère que la quantité et la qualité ne peuvent pas fournir la base de l'individualité et de l'unité des choses singulières, puisqu'elles sont des accidents et que les accidents ne fonctionnent pas au niveau des essences. Dans la mesure où Leibniz semble avoir uni les principes thomistes et scotistes de l'individuation, la question se pose : sa connaissance de ses prédécesseurs scolastiques – auxquels il fait allusion – est-elle adéquate ?

Apporter une réponse préalable à cette question nous renvoie aux textes qui précèdent le *Discours* (1686). On rencontre ces deux notions apparemment disparates de l'individuation ensemble dans d'autres écrits leibniziens de cette époque. En effet, en suivant l'histoire d'un exemple récurrent à partir des années 1672-1673 jusqu'à la période du *Discours* – l'exemple de deux œufs parfaitement semblables –, on peut illustrer les diverses perspectives qu'il inspire au philosophe eu égard au paradoxe de l'identité numérique et au principe d'indiscernabilité. Par exemple, Leibniz maintient, dans ses *Notationes Generales* (été 1683-1685 ?), que les choses singulières sont des espèces ultimes, que deux choses singulières ne peuvent

7 Scipion Dupleix, *La Métaphysique*, op.cit., p. 233.

8 *Ibid.*, p. 235.

9 *Ibid.*, p. 232.

jamais être les mêmes en toutes façons, et que le principe d'individuation consiste toujours dans une différence spécifique. Il ajoute également que ces doctrines sont ce que saint Thomas affirmait des intelligences angéliques, mais appliqué à tous les individus. Selon Thomas d'Aquin, il y a deux principes d'individuation. Le premier est un principe matériel qui individualise les substances composées, la matière désignée considérée selon ses dimensions déterminées. Ce principe fait que je suis une individualité indéfinissable et absolument singulière, cet homme-ci, cette chair dépravée-ci qui individue mon âme humaine. Mais alors, que faire des anges qui dansent sur une tête d'épingle ? Si, comme nous l'enseigne la théologie médiévale, ces anges manquent complètement de substance corporelle ou de matière, il faut les individualiser à partir d'un autre critère ontologique, une *species specialissima*. C'est dire que saint Thomas nie la possibilité que deux anges appartiennent ontologiquement à la même espèce : en l'absence de leur composition matérielle les intelligences séparées seront spécifiquement distinguées l'une de l'autre. À ce sujet, Leibniz invoque ce second principe d'individuation « angélique » afin de justifier la nécessité d'une individualisation interne des choses et pour appuyer son principe de l'identité des indiscernables. Il prend l'exemple de deux œufs parfaitement similaires pour donner force au paradoxe de l'identité numérique des êtres et des objets complètement semblables. Pour être capable de distinguer deux œufs tout à fait égaux comme des choses individuelles différentes, on devrait pouvoir dire de l'un des œufs quelque chose qui ne puisse se dire de l'autre ; sans quoi, affirme Leibniz, ils pourraient se substituer l'un à l'autre et il n'y aurait aucune raison de dire que nous avons affaire à une seule et même chose. Il conclut donc, à l'aube du *Discours* :

Il s'ensuit que les singuliers sont véritablement des espèces dernières, qu'il ne peut jamais non plus y avoir deux singuliers en tout point semblables, et que par suite le principe d'individuation est toujours quelque différence spécifique, ce que Saint Thomas disait quant aux intelligences angéliques, mais cela même est vrai de tous les individus¹⁰.

10 Voici le texte latin complet de l'exemple : « *Hinc porro sequitur Singularia esse revera species infimas, neque umquam dari posse duo singularia per omnia similia et proinde principium individuationis semper esse differentiam* »

Il devient évident qu'à partir de ce texte préliminaire on peut comprendre l'immense travail de réinterprétation de la tradition scolastique, qui nous amène finalement aux réquisits de l'individuation des substances dans le *Discours*. Le paradoxe de l'identité numérique et l'adoption du principe des indiscernables conduisent, dès lors, Leibniz à adopter le principe d'individuation, selon lequel il faut quelque chose en plus du nombre, de la matière désignée, bref, des simples conditions spatio-temporelles, afin d'individualiser les substances de manière adéquate. En effet, si les œufs n'étaient pas distingués entre eux par une différence qualitative interne, ils ne seraient pas deux œufs différents, mais un seul et même œuf. Mais, a-t-il toujours été question pour Leibniz de défendre une position similaire, celle du principe interne d'individuation ou des concepts complets des substances individuelles ? Est-il possible d'affirmer, avec certains commentateurs du siècle dernier¹¹, qu'il y a une continuité surprenante des conceptions de l'individuation à travers toute l'œuvre leibnizienne et que cette continuité est le résultat de l'évolution de vestiges scolastiques dans sa pensée (*species infima, haecceitas*) ?

Reprenons ce *terminus a quo*. Déjà dans une lettre de 1678, Leibniz se défend contre l'accusation selon laquelle il ne connaîtrait pas la philosophie scolastique : « vous dites que mon opinion sur les métaphysiciens scolastiques serait plus favorable si je les avais lus¹² ». Il répond :

il est vrai que je les estime très favorablement, car je vous ai écrit, si vous vous en rappelez bien, que je crois que plusieurs excellentes démonstrations métaphysiques peuvent être trouvées chez eux qui méritent d'être purgées

aliquam Specificam, quod S. Thomas ajebat de intelligentiis, sed idem est verum de individuis quibuscunque [...] exempli causa duo ova, necesse est enim aliqua de uno dici posse quæ de altero dici non possint, alioqui substitui sibi mutuo possint, nec ratio erit cur ita non potius dicantur esse unum et idem. » (A VI 4, 553).

11 Benson Mates, *The Philosophy of Leibniz*, New-York, OUP, 1986, p. 7-8.

12 GP, I, 197-98 : « *De Metaphysicis Scholasticorum ais me benignius sensurum fuisse, si legissem* ».

de leur barbarisme et de leur confusion. Et je ne pourrais avoir dit cela si je n'avais pas voulu vous laisser entendre que je les avais lus¹³.

Leibniz revendique non seulement avoir examiné les écrits des scolastiques, mais, de surcroît, l'avoir fait de manière « immodérée et avec avidité », chose que ses professeurs n'approuvaient pas, puisqu'ils « craignaient [...] qu'il colle trop fort à ces rochers¹⁴ ». Il affirme aussi que, lorsqu'il a commencé à étudier la philosophie à l'université, il a formulé « quelques commentaires profonds et originaux » sur certains topiques de la philosophie scolastique, notamment sur « le principe d'individuation », et qu'il « n'a jamais regretté depuis d'avoir sondé leurs écrits¹⁵ ».

392

Leibniz faisait référence, dans la lettre de 1678, à sa thèse de baccalauréat, *Disputatio Metaphysica de Principio Individui*, soutenue en 1663 à Leipzig; cela pourrait également renvoyer à d'autres essais pertinents, par exemple, le *De Transsubstantiatione* de 1668, la *Confessio Philosophi* de 1673 et la *Meditatio de Principio Individui* de 1676. Il appert que les trois notions du *Discours de métaphysique* sont rejetées par Leibniz dans sa thèse de 1663, deux d'entre elles explicitement et une implicitement; implicitement aussi, il ne soutenait pas l'identité des indiscernables à cette époque. On peut affirmer la même chose des autres textes des années 1660 et 1670.

Notre *terminus a quo*, la *Disputatio Metaphysica* de 1663 est un texte de jeunesse qui reprend les caractéristiques des exercices scolastiques¹⁶.

13 *Ibid.*: « *Et ego tamen de illis benignissime senseram; scripseram enim Tibi, si bene memini, me credere in illis extare multas praeclaras demonstrationes metaphysicas, dignas quae a barbarie et confusione purgarentur. Nec poteram hoc dicere nisi credi vellem legisse* ».

14 *Ibid.*: « *immoderatus etiam et cupidius [...] Quin imo verebantur illi ne nimis adhaerescerem ad haec saxa* ».

15 *Ibid.*: « *singularia quaedam et profunda commentantem [...] de principio individuationis* », et « *nec postea unquam haec studia degustasse poenituit* ».

16 Le titre complet est *Disputatio Metaphysica/ De/ Principio Individvi, / Quam/ Deo O. M. Annuente/ Et/ Indultu Inclytæ Philosoph. Facultatis/ In Illustri Academiâ Lipsiensi/ Præsiede/ Viro Excellentissimo et Clarissimo/ Dn. M. Jacobo Thomasio/ Eloqvent. P. P. Min. Princ. Colleg. / Collegiato/ Præceptore et Fautore suo Maximo/ Publicè ventilandam proponit/ Gottfredus Guilielmus/ Leibnuzius, / Lips. Philos. et B. A. Baccal. / Aut. et Resp. / 30. Maji Anni MDCLXIII*. Comme on peut le voir, Thomasius est placé « en haut de

La thèse est précédée d'une préface de Jakob Thomasius, qui était à l'époque le professeur de Leibniz. Cette préface mentionne l'argument de l'étudiant de Thomasius et nous offre un fil conducteur permettant de nous guider dans le dense labyrinthe d'allusions au traitement scolastique de l'individuation. Dans cette préface, Thomasius parle des arguments de Saint Thomas et de ses sectateurs sur l'individuation, et remarque qu'ils maintiennent un principe d'individuation pour les créatures simples, comme les anges, qui diffère de celui qu'ils appliquent aux créatures corporelles¹⁷. Selon Saint Thomas, les créatures spirituelles sont entièrement simples dans leur essence, mais font toutefois l'objet d'une double composition, l'une de l'essence avec l'existence, l'autre de la substance avec les accidents. Les créatures corporelles, elles, sont de surcroît composées de puissance et d'acte, de matière et de forme. Ainsi, le principe d'individuation des créatures corporelles, à savoir la matière *désignée* (ou quantifiée), repose sur quelque chose que les anges ne possèdent pas (et, par conséquent, chaque ange constitue pour lui-même sa propre espèce). Pour Thomasius, la philosophie grecque ancienne peut être divisée en quatre sectes qui partagent une composante essentiellement païenne. En essayant d'expliquer la finitude et l'origine du mal, les aristotéliens, zénonistes, platoniciens, et épicuriens ont tous eu recours au même programme « manichéen » ou dualiste selon lequel *ex nihilo nihil fit*. Ils ont alors été confrontés au problème consistant à savoir comment établir un deuxième principe métaphysique, à côté de Dieu, increé et coéternel avec lui¹⁸. D'après cette reconstitution historique, l'idée d'individuation de l'*épistémè* aristotélico-thomiste s'est formée au sein de ce cadre ontologique et était donc peu satisfaisante du point de vue d'une philosophie chrétienne. Thomasius en vient alors à préférer, parmi toutes les autres conceptions qu'il examine, l'*heccéité* de Duns Scot,

l'affiche » (en gros caractères); le nom de Leibniz ne vient qu'en second (et est écrit avec des caractères plus petits).

17 A VI 1, 6; cf. également la note.

18 A VI, 1, 6. Ce jugement au sujet de la pensée grecque est repris dans Jakob Thomasius, *Schediasma Historicum, quo occasione Definitionis vetustae qua Philosophia dicitur gnósis tón ónton varia discutuntur...*, § 19 et § 34, Leipzig, Fuhrmann, 1665.

mais conclut que « L'Entité Nominaliste (*Nominalium Entitatis*) doit être finalement préférée et admise comme la position la plus simple et la plus vraie susceptible de résoudre ces problèmes très épineux¹⁹ ». De cette manière, Thomasius, selon le style éclectique traditionnel, esquisse certaines opinions historiques et détermine celles qu'il préfère ; il définit les problèmes et dévoile leur solution véritable.

Leibniz, comme l'on pouvait s'y attendre, suit le chemin tracé par son maître. Il écarte consciencieusement la solution de saint Thomas, parce qu'elle ne fournit pas un principe unique d'individuation pour les substances matérielles et immatérielles²⁰. Il expose quatre autres solutions possibles à ce problème, en rejette trois, y compris la réponse scotiste, puis défend comme la meilleure solution, le principe de l'« entité totale (*Entitas tota*) » des nominalistes. Les positions et arguments discutés par Leibniz sont tous attribués – avec force détails – à leurs auteurs respectifs, notre auteur démontrant ainsi toute l'étendue de sa familiarité avec les sources scolastiques pertinentes. Il convient d'insister sur le fait que, dans ce processus, il était normal qu'aucune primauté ne soit accordée à l'originalité, en particulier de la part de l'étudiant.

Le seul élément nouveau de la contribution de Leibniz au problème de l'individuation est peut-être la taxinomie qu'il développe à cette occasion : soit on peut donner un seul et même principe général de l'individuation pour tous les individus, soit, s'il est nécessaire de déterminer des principes différents pour les individus matériels et immatériels, on ne le peut pas. Concernant les principes généraux, on peut proposer comme principe l'entité totale ou quelque chose de moindre. Au sein de la catégorie « quelque chose de moindre (*non tota*) », le principe peut être exprimé au moyen de la négation ou par l'ajout de quelque chose de positif à l'essence. Deux positions en faveur du principe positif ont déjà été formulées, à savoir l'existence et l'*heccéité*, selon que l'on ajoute une part physique ou une part métaphysique. Leibniz, ayant rejeté les principes « non généraux » (celui de Saint Thomas en particulier), discours sur quatre options principales : (1) l'entité totale, (2) la négation, (3) l'existence et (4) l'*heccéité*.

19 A VI, 1, 8.

20 § 3, A VI, 1, 11.

Le jeune Leibniz attribue le premier principe qu'il discute, « l'entité totale », à certains scolastiques, anciens comme contemporains, à savoir : Pierre d'Auriol, Grégoire de Rimini, Gabriel Biel, Durand de Saint-Pourçin, Murcia, Suárez, Calov, et Stahl. De plus, il classe ce principe comme relevant de la philosophie terministe ou nominaliste, et il le défend contre les attaques des scotistes. Il soutient que l'entité totale d'un être composé consiste simplement dans sa matière et sa forme ; il utilise les termes « entité totale » plutôt que ceux de « matière et forme » uniquement parce qu'il veut donner au principe une portée générale et y inclure les substances immatérielles²¹. En outre, sa définition de « matière et forme » n'inclut pas les accidents, qu'il omet dans la discussion²².

Leibniz ne semble examiner son second et son troisième principe qu'afin de respecter le schéma qu'il avait déjà mis en place²³. Le quatrième

21 « *totius entitatis [...] materia et forma* » (§ 4, A VI, 1, 12).

22 § 10, A VI, 1, 14. Leibniz achève sa thèse avec le commentaire suivant, qui indique de nouveau que la position de « l'entité totale » est limitée à la matière et à la forme et que les accidents doivent être traités séparément. Selon Leibniz, c'est une vertu de son point de vue, opposé à celui de l'*heccéité* de Duns Scot, qu'il puisse servir de fondation pour les accidents : « Il est inexplicable que les accidents individuels dérivent de l'*heccéité*, alors que notre point de vue permet aisément de l'expliquer, car il y a des dispositions de la matière pour la forme, mais aucune disposition de l'espèce pour l'*heccéité*. Voir Hervaeus (*Quod*, 3, q. 9, *contra Scotus*) dans Pererius (*loc. cit.*) et Scaliger (*Exer. 307 ad Cardan*, n. 17) » : « *Inexplicabile est quomodo accidentia individualia ab Haecceitate oriuntur, ex nostra enim sententia facile explicari potest, quia dantur dispositiones materiae ad formam, nullo vero speciei ad Haecceitatem.* » *Vid. Herveum quodlib. 3. q. 9. contra Scot. apud Perer. l.c. et Scalig. Exerc. 307. ad Cardan. n. 17* » (§ 26, A VI, 1, 18).

23 Il n'attribue pas le second principe, « la négation », à un auteur en particulier, « excepté peut-être [à] quelque obscur nominaliste (*nisi forte aliquem Nominalium obscuriorem*) » (§ 11, A VI, 1, 14). Il doute légitimement que cela soit valide historiquement, puisque, comme il le dit, quelqu'un qui tiendrait cette position aurait à supposer que l'universel est plus un être que le singulier – même si Duns Scot a identifié l'archi-réaliste Henri de Gand comme un défenseur de cette position. Leibniz craint même qu'il y ait confusion avec l'existence, qui constitue le troisième principe. Par ailleurs, il semble particulièrement satisfait de pouvoir citer Jean de Bassols, qui avait réfuté séparément la négation et l'existence. Il ne mentionne pas que Duns Scot discute également la négation et l'existence séparément, et il

principe, l'*heccéité*, est attribué à Duns Scot et à ses partisans, Jean de Bassols, Pereira, Mercenarius, Zabarella, Fonseca et Eustache de Saint-Paul. Quoique Leibniz ait certainement eu connaissance de la discussion de Duns Scot, il utilise Zabarella pour s'y référer. C'est la plus longue partie de la *Disputatio Metaphysica*. L'argument, toutefois, est assez simple. Leibniz prend le rôle du nominaliste. Il fait valoir qu'il n'y a aucune espèce en dehors de l'esprit, que genre et différence ne se distinguent que selon la raison, qu'il n'y a pas d'universel avant l'opération de l'esprit et, finalement, que les choses ne se distinguent que par une distinction réelle ou par une distinction de raison²⁴. Puisque l'*heccéité* est formellement distincte de la nature commune, c'est-à-dire, puisqu'elle est fondée sur une troisième distinction entre la distinction réelle et la distinction de raison, cela ne fonctionne pas²⁵.

396

reste vague sur le principe habituellement désigné comme principe de la double négation (selon lequel la substance matérielle est individuelle par manque de division en elle-même, et par division d'avec tout autre). Cela, comme quelques-uns de ses autres commentaires, semble indiquer qu'il ne connaissait pas Duns Scot directement, mais seulement par l'intermédiaire des scotistes, principalement Jean de Bassols et Mercenarius. Bien qu'il ne le définisse pas précisément, Leibniz applique le principe correctement lorsqu'il s'y réfère ultimement comme à une double négation : « La première, négation de division [...], la seconde, négation d'identité vis-à-vis d'un autre (*Porro prior, negationis divisionis [...] altero vero, negatio identitatis cum alio*) » (§ 11, A VI, 1, 14). En tous cas, il semble se satisfaire des arguments des scotistes pour rejeter cette conception : « Sur cette position, voir Mercenarius [...] et dans le détail, Bassols [...]. Voir d'autres arguments précis chez Bassols (*De hac sententia Mercenar [...] et fuse de Bassolis [...] Acuta alia argumenta apud Bassolium vide*) » (§ 12, A VI, 1, 14). L'argument principal, établi par Duns Scot lui-même, est que la négation serait alors un principe extrinsèque. Finalement, Leibniz (suivant Fonseca sur ce point) attribue le troisième principe, « l'existence », à Nicolas Bonet. Il donne deux interprétations de cette position. La première requiert une distinction réelle entre l'existence et l'essence ; la seconde, une distinction de raison. Leibniz soutient que la seconde se ramène à sa propre position et, par conséquent, ne réfute que la première. De nouveau, il se plaît à laisser les scotistes argumenter contre cette position, en utilisant leur refus d'une distinction réelle entre l'existence et l'essence.

24 § 20-25, A VI, 1, 16-18.

25 De par son rejet de la distinction formelle au motif qu'elle constituerait une troisième distinction entre la distinction réelle et celle de raison,

La stratégie générale de Leibniz dans la *Disputatio Metaphysica* consiste à utiliser les scotistes contre tous les autres, sauf Suárez et les nominalistes, puis à mobiliser contre les scotistes la réfutation donnée par Suárez de la distinction formelle. Ainsi, son principe d'individuation n'est ni la négation, ni l'existence, ni l'*heccéité*, mais l'entité totale, qui, pour les créatures composées, consiste dans leur matière et dans leur forme, et non dans leurs accidents. Il est manifeste que Leibniz a bien compris les options traditionnelles de la résolution du problème de l'individuation, que ce soit la position nominaliste de Suárez, l'*heccéité* de Duns Scot, ou la voie de Thomas. On peut en conclure que, si le principe de Leibniz fonctionne au niveau de la matière et de la forme sans aucune considération des accidents, Leibniz, en 1663, ne maintient pas la notion complète de la substance et donc ne maintient pas l'identité des indiscernables ; il rejette aussi évidemment les versions des doctrines thomistes et scotistes de l'individuation.

Quelques années plus tard, en 1668, dans un contexte théologique, Leibniz, cherchant une explication philosophique de l'Eucharistie, change d'avis et attribue l'individuation à la forme substantielle considérée comme un principe actif émanant directement de l'idée divine : plus précisément, sa solution au problème de l'Eucharistie consiste à affirmer que les corps ne sont pas des substances à moins qu'un esprit n'y soit associé, car une substance est un être subsistant par soi, un tel être « a un principe d'action en lui-même », et « les actions appartiennent aux *supposita* ». Comme

Leibniz considérait Scot comme un réaliste extrême, c'est-à-dire comme quelqu'un pour qui les universaux ont une réalité en dehors de l'esprit (§ 17, A VI, 1, 16.) Cela n'est pas tout à fait exact à certains égards, car Duns Scot pensait que les natures communes n'étaient ni universelles ni particulières. Pour lui, l'objet est premier vis-à-vis de l'acte ; s'il était universel ou particulier, comprendre son aspect universel ou particulier impliquerait de le saisir sous un aspect objectif opposé à sa manière d'être (Duns Scot, *Sentences* II, d. 3, qu. 1). Laurence B. McCullough estime que Leibniz fait une « erreur fondamentale » dans son interprétation de Duns Scot (*Leibniz on Individuals and Individuation. The Persistence of Premodern Ideas in Modern Philosophy*, Dordrecht, Kluwer, 1996, p. 56). J.A. Cover et John O'Leary-Hawthorne, en revanche, défendent Leibniz, soutenant qu'il y a vraiment un sens à dire que Duns Scot est un réaliste extrême (voir *Substance and Individuation in Leibniz*, Cambridge, CUP, 1999, p. 34-35).

le dit Leibniz, « la substance est l'union avec un esprit ». Ainsi, les corps auxquels manque la raison sont des substances à travers leur union avec un esprit universel, à savoir Dieu²⁶. La transsubstantiation a donc lieu lorsque l'union du corps avec l'esprit, qui lui est associé, est changée. Le pain et le vin du sacrement sont transsubstantiés lorsque l'esprit du Christ substitue sa participation spéciale à celle, générale, de l'esprit universel ou divin. À l'aide de telles propositions, Leibniz démontre que ces corps auront numériquement la même forme substantielle que le corps du Christ, et qu'un corps transsubstantié de cette manière ne sera changé que pour ce qui est de la forme substantielle de l'esprit qui lui est associé ; il conservera ainsi tous ses accidents ou espèces. Puisque les esprits n'ont pas d'étendue, ne sont pas dans l'espace, mais peuvent agir sur des corps existant dans l'espace et peuvent penser plusieurs choses à la fois, l'esprit du Christ peut être présent partout où existent les espèces du pain et du vin consacré. Autrement dit, étant donné que l'esprit du Christ est sa substance, la substance du Christ peut être présente partout²⁷.

Leibniz reconnaît que sa solution requiert un principe d'individuation particulier, à savoir la forme substantielle seule, et non la matière ou les accidents. Il affirme dans le scolie correspondant :

Ces théorèmes qui sont les nôtres diffèrent très peu de la philosophie communément acceptée. Chez Aristote, la nature est le principe du mouvement et du repos. Mais la forme substantielle constitue proprement la nature chez ce même philosophe. D'où il se trouve qu'Averroès, Angelus Mercenarius, et Jacob Zabarella soutiennent également que la forme substantielle est le principe d'individuation²⁸.

26 A VI, 1, 509 : « *habet principium actionis in se [...] actiones sunt suppositorum [...] substantia est unio cum mente* ». Il y a une difficulté supplémentaire que nous ne pouvons examiner ici, à savoir que pour Leibniz « L'idée c'est l'union de Dieu avec la créature (*Idea est unio Dei cum creatura*) » (*ibid.*).

27 A VI, 1, 508-510.

28 A VI, 1, 510 : « *Nostra haec Philosophemata a Philosophia recepta minime abhorrent. Nam et Aristoteli Natura est principium motis et quietis. Forma substantialis eidem proprie natura est. Hinc et Averroes et Angelus Mercenarius et lac. Zabarella statuunt Formam substantialem esse principium individuationis.* »

Dans la thèse de 1663, Mercenarius et Zabarella sont mentionnés comme des défenseurs de la position scotiste ; ils appartiennent désormais à ceux qui partagent l'opinion de Leibniz. Au cas où ce point ne serait pas parfaitement compris, Leibniz renvoie également à « ceux qui situent la nature de la substance dans l'union de la matière et de la forme, comme Murcia²⁹ », prenant ainsi ses distances avec cette position. Bien sûr, en 1663, Murcia figurait parmi ceux qui s'accordaient avec Leibniz pour soutenir « l'entité totale » comme principe d'individuation, laquelle, pour les êtres composés, consistait dans leur matière et dans leur forme. Leibniz insiste sur le fait qu'il emploie les termes de substance, de transsubstantiation, d'accident, d'espèce et d'identité dans le sens approuvé par le Concile de Trente, qu'aucune de ses conceptions ne constitue une innovation et qu'« [il démontre] l'identité numérique de la substance à partir de l'identité numérique de la forme substantielle, conformément au principe des plus nobles philosophes scolastiques et aristotéliens, pour lesquels la forme substantielle est le principe d'individuation³⁰ ».

Malgré son explication de la transsubstantiation affirmant que la forme substantielle est le principe d'individuation, Leibniz a presque immédiatement rejeté les formes substantielles. On retrouve un rejet semblable dans des contextes assez différents pendant la période qui aboutit à la *Confessio philosophi* (1673). Dans la lettre adressée à Thomasius du 26 septembre/6 octobre 1668, Leibniz exclut la forme substantielle des constituants des corps dans la mesure où elle inclurait quelque chose comme une causalité interne, autonome et spontanée en ce qui concerne leur mouvement. Il faut nier qu'il y ait des formes substantielles, incorporelles, semblables à l'esprit, et qui permettraient aux corps de se déplacer par eux-mêmes, sans quoi leur existence annulerait la nécessité d'un moteur incorporel en dehors d'eux : l'intervention divine dans la nature³¹. Elles

29 *Ibid.* : « Illi quoque qui apud Murciam collocant naturam Subistentiae in unione materiae et formae ».

30 *Ibid.* : « Identitatem enim numericam Substantiae, demonstro ex Identitate numerica formae substantialis, consentienter principiis nobilissimorum inter Scholasticos et Aristotelicos quoque Philosophorum, quibus forma substantialis est principium individuationis ».

31 A II, 1, 11.

doivent donc être rejetées et, avec ce rejet, le jeune Leibniz des années 1668-1670 exclut aussi l'existence des universaux et des qualités réelles, en adoptant une ontologie nominaliste³² (*Préface à Nizolius*).

Dans un contexte différent, celui de sa lettre de 1669 à *Thomasius* sur la philosophie naturelle³³, Leibniz discute de l'origine et de la génération des formes, et rappelle la maxime scolastique selon laquelle les formes doivent être créées par *édudition*³⁴ de « la puissance passive de la matière » et non pas directement à partir de la puissance active de Dieu. Ici, les formes substantielles des corps sont identifiées à la *forma corporeitatis* scotiste créée à partir d'un processus d'hétérogénéité mécaniste. Cette hypothèse sur l'origine des formes va à l'encontre des *novatores* et atomistes, qui les attribuaient une origine céleste, et Leibniz condamne Scaliger, Sennert, Sperling ainsi que leur groupe pour avoir maintenu que les formes ne sont pas créées à partir de la puissance passive de la matière, mais à partir de la puissance active de la cause efficiente³⁵. Cette opinion, soutient-il, impliquerait que Dieu soit la matière première de toutes choses et qu'en outre la matière physique agirait par elle-même en tant qu'extension. Mais, pour Leibniz, ces deux conséquences sont inacceptables, puisqu'il affirme que la matière préexistante dont sont dérivées les formes substantielles est un non-être, potentialité purement passive et objective³⁶. La multiplication inutile des formes substantielles est une énormité ontologique dont, cette fois, tant les scolastiques que les *novatores* sont responsables : poser d'innombrables entités incorporelles collées sur les

400

32 Cette adhésion de Leibniz au nominalisme ne semble pas très différente de sa position ontologique dans la *Disputatio*. Pourtant, expliquer les raisons du rejet leibnizien des formes substantielles en 1668-1670 nous permettra de comprendre le contexte global qui a, finalement, conduit Leibniz à poser un principe d'individuation externe dans la *Confessio philosophi* de 1672-1673.

33 A II, 1, 11.

34 L'édudition des formes à partir de la puissance passive de la matière est une théorie défendue par la majorité des philosophes médiévaux, Saint Thomas en particulier, mais également par les scolastiques du xvi^e siècle tels que Franciscus Toletus et Benito Pereira.

35 A II, 1, 14.

36 A II, 1, 16.

corps étendus de chaque substance risquerait d'aboutir à une divinisation de la nature et d'introduire la pensée dans la matière³⁷.

Il est donc assez étonnant de trouver, moins de deux années plus tard, des textes où Leibniz affirme que des versions de la théorie corpusculaire ou atomiste de la matière seraient mieux à même de résoudre les problèmes liés à l'identité corporelle après la résurrection que l'hylémorphisme. Dans la première partie de *Sur la résurrection du corps* (1671), Leibniz considère que la position scolastique de l'individuation à travers la matière et la forme, son « entité totale » de 1663, ne fournit pas l'explication la plus adéquate pour la résurrection du même corps. Il affirme que :

Parce que les adeptes d'Aristote pensent que l'essence de chaque chose consiste dans la matière et une certaine forme substantielle qui est éteinte par la corruption de la chose, et puisqu'ils tiennent comme un axiome qu'il n'y a pas de retour de la privation à la possession, ils ont été incapables de saisir comment la même chair peut retourner³⁸.

Il n'y a pas de retour de la privation à la possession – *a privatione ad habitum non dari regressum* – ; on est de nouveau confronté au problème de la temporalité, de la durée des formes substantielles, qui devient particulièrement pressant dans le cas de la résurrection corporelle. Leibniz rappelle ici un autre *dictum* scolastique, fondé en partie sur la *Métaphysique* d'Aristote (1044b34-1045a6) et que l'on retrouve dans les œuvres de Saint Thomas et de Roger Bacon³⁹. Le principe du *reditus* ou retour stipule que privation et habitude subsistent de manière différente et sont assez distinctes, comme l'affirmation et la négation. Par conséquent, l'habitude peut changer dans la privation, mais pas l'inverse : un homme aveugle, dit Aristote, ne peut récupérer sa capacité à voir⁴⁰. Une fois qu'une

37 A II, 1, 22 : « *Ita reditur ad tot deunculos, quot formas substantiales [...]* ».

38 A II, 1, 183.

39 Ce principe est également exposé par Aristote dans le X^e livre de ses *Catégories*. Pour une analyse détaillée de l'usage de ce principe comme argument contre l'atomisme, voir William Newman, *Atoms and Alchemy. Chymistry and the Experimental Origins of the Scientific Revolution*, Chicago, The University of Chicago Press, 2006, p. 50-54, p. 104-105 et p. 115-116.

40 Aristote, *Catégories*, X, 13a17.

substance est privée de sa forme substantielle, elle ne peut pas la retrouver : il n'y a donc pas de choses naturelles qui pourraient être restaurées avec leur identité numérique originelle dans le cas où elles subiraient la corruption ou l'anéantissement. Pour que l'identité numérique soit parfaitement restaurée quelque chose d'autre que la forme substantielle est nécessaire.

Ces nombreuses difficultés impliquées par le postulat de la forme substantielle comme principe d'individuation mènent Leibniz à rejeter tout principe scolastique interne d'individuation dans sa *Confessio philosophi* (1672-1673), où il définit l'*heccéité* comme le principe d'individuation consistant dans les circonstances spatio-temporelles et externes. Leibniz souligne le caractère distinctif de son interprétation et sa rupture avec la scolastique lorsqu'il fait dire à son interlocuteur : « Vous m'exposez des choses étonnantes, et qui, je crois, ne sont jamais venues mêmes en rêve à l'esprit d'aucun Scolastique, mais dont, pourtant, personne ne pourrait disconvenir, car elles sont tirées de l'usage de la vie de l'expérience pratique⁴¹ ». Il commence également son argumentation en prenant ses distances avec la manière traditionnelle de poser le problème : « Cette question me semble difficile, mais plutôt par la manière tortueuse de poser la question, que par la nature du problème. Il s'agit de la considération très épineuse du principe d'individuation, c'est-à-dire de la discrimination des choses qui diffèrent uniquement en nombre ». L'exemple que Leibniz utilise est celui de deux œufs semblables de toutes les façons, au point que même un ange ne peut y observer de différence ; il demande « mais qui peut nier qu'ils diffèrent⁴² ? » et répond :

41 A VI, 3, 148 : « Mira narras, et quae nulli, credo, Scholasticorum vel per somnium in mentem venere, sed quae tamen nemo diffiteri possit sunt enim sumpta ex usu vitae ». Cette affirmation de Leibniz a un caractère purement rhétorique ; dès 1614, le *Scientiae metaphysicae compendiosum systema* de Bartholomaeus Keckermann défendait le point de vue que l'existence conçue comme le temps et l'espace est le principe d'individuation, Cf. col. 2016-2017.

42 A VI, 3, 147 : « *Sint duo ova, ita sibi similia ut ne Angelus quidem (ex hypothesi summæ similitudinis) observare differentiam possit, et differre tamen quis neget?* ».

À tout le moins parce que l'un est celui-ci, l'autre est celui-ci, c'est-à-dire par leur *heccéité* ou parce qu'ils sont et l'un et l'autre, parce qu'ils diffèrent *par le nombre*. Mais que voulons-nous dire lorsque nous comptons, lorsque nous disons *ceci* (car compter est la répétition de ceci). Qu'est-ce que ceci, ou la détermination ? Qu'est-ce, sinon la sensation du temps et du lieu, c'est-à-dire du mouvement de la chose donnée, soit par rapport à nous, soit par rapport à une chose déjà déterminée, qui soit nous appartient (par exemple la main, ou le doigt par lequel nous indiquons), soit nous sert pour indiquer la chose donnée (par exemple un bâton) ? D'où une conclusion qui vous surprendra : les principes d'individuation sont extérieurs à la chose individuée. Étant donné l'hypothèse de la plus grande similitude, il n'est possible ni à un Ange, ni même, oserais-je dire, à Dieu, d'assigner entre ces deux œufs d'autre principe distinctif que celui-ci : à l'instant actuel, cet œuf est dans le lieu A, cet autre dans le lieu B⁴³.

Dans la *Disputatio* de 1663, confronté à la fois au scotisme et au nominalisme, Leibniz interprétait l'*heccéité* de Duns Scot comme un élément formaliste (privilegiant la forme sur la matière). En recourant à la distinction scolastique entre *forma / materia totius* et *forma / materia partis*, Leibniz affirme en effet :

[...] ce n'est rien, parce que l'*heccéité*, si elle est matière du tout, devrait constituer quelque chose de concret avec l'humanité : l'homme. Mais ce [composé] constitue cet homme. Ainsi, il faudrait fournir une autre vraie matière du tout, ce qui constituerait l'homme par rapport à l'universel. Je

43 *Ibid.* : « *saltem eo quod unum est hoc, alterum hoc, seu hæcceitate, vel quod sunt unum et alterum, seu numero. Sed quid volumus nobis cum numeramus, seu cum dicimus hoc (numerare enim est repetitum hoc), quid est hoc ? seu determinatio ? Quid ? nisi sensus temporis et loci, seu motus aut rei datæ, ad nos vel rem jam determinatam, aut noster (manus puta aut digiti quo demonstramus) vel rei jam determinatæ, ut baculi, ad rem datam demonstrandam ; erit ergo tibi quod mireris, principia individuationis, extra rem ipsam : neque enim inter illa ova aliud discrimen assignare vel Angelo vel ut audacter dicam Deo possibile est (ex hypothesi summæ similitudinis) quam quod præsentis tempore hoc est in loco A, illud in loco B* ».

ne mentionne pas que cette *heccéité* serait plus comme la forme, parce que la forme contracte et distingue⁴⁴.

404

Ici, Leibniz comprend l'*heccéité* scotiste comme un « élément dont la nature est intrinsèquement formelle », même si Duns Scot « a résisté à l'identifier à un élément formel ou matériel », considérant que l'*haecceitas* est « une réalité ultime non seulement par rapport à la forme mais aussi par rapport à la matière »⁴⁵. Mais Leibniz subvertit encore une fois cette notion scolastique et certaines réinterprétations ultérieures du concept semblent insister sur l'identification à la quantité ou la synonymie avec la différence numérique, qui consiste dans les perceptions du temps et du lieu (*sensus temporis et loci*). À l'époque du *Discours de métaphysique*, Leibniz définit les individus comme des *heccéités* : « là où il y a de l'espace et du temps⁴⁶ ». Il réintroduit donc le principe d'individuation scotiste d'une manière tout à fait non scotiste, en tant que quantité, entendant cette quantité dans un sens vaguement réaliste, comme le vrai « principe d'individuation » pour les êtres physiques⁴⁷.

Donc, malgré son apparente singularité, le principe d'individuation idiosyncratique, nouveau et non scolastique de la *Confessio philosophi* ne peut ni être passé sous silence, ni simplement considéré comme un épisode isolé. Il y a aussi une différence assez nette entre ce texte et les *Notationes Generales* qui précèdent le *Discours*. Dès cette époque, Leibniz avait établi

44 § 18, A VI, 1, 16.

45 Pour une excellente analyse qui relie cette interprétation leibnizienne de Duns Scot à l'Aristotélisme de l'École de Padoue et notamment à Zabarella, voir Stefano Di Bella, « Il fantasma dell'ecceità. Leibniz, Scoto e il principio d'individuazione », *Quaestio*, vol. 8, 2008, p. 535-567, ici p. 546.

46 *De divisione praedicati*, A VI, 4, 927 : « *Individualia haecceitates : seu locus ubi et tempus* ».

47 Il déclare dans les mêmes définitions de la *Characteristica Universalis* de 1672 que : « *Quantitas est modus, quo res cogitator determinate, aut potius quo res cogitator tota. [...] Seu quantitas est ipsa haecceitas, qua res cogitator haec. Qualitas est modus, quo res cogitator mutabilis seu posse agree et pati. Quo res cogitator cum relatione non ad sensum, sed intellectum. Quantitatis enim est conceptio relationis rei ad sensum. Hinc ratio patet cur sola ex accidentibus quantitas auferrí non possit, continet enim ipsam rei haecceitatem.* » (A VI 2, 488-489).

une théorie relationnelle de l'espace et du temps et l'exemple de deux œufs parfaitement similaires est désormais relégué au statut d'une impossibilité logique : il n'est plus possible d'individualiser les substances seulement à partir de leurs dénominations extrinsèques. Ainsi, Leibniz accepte une notion radicalement reconsidérée de l'*heccéité* et n'accepte pas pleinement la notion complète de la substance ou l'identité des indiscernables.

Entre les années 1663 et 1672, Leibniz joue avec différentes solutions du problème de l'individuation au point que les difficultés inhérentes qui résultent de l'acceptation des formes substantielles comme principe individualisant le conduisent à abandonner les formes substantielles et à rechercher d'autres alternatives. Le concept de forme substantielle est remplacé, avec divers degrés d'engagement, soit par un principe entièrement externe d'individuation (*Confessio Philosophi*, 1672-1673), soit par le concept d'*esprit* et son interprétation au moyen d'indivisibles ou points. Mais l'individuation des substances et leur cohésion, les problèmes auxquels Leibniz a été confronté les premières années, n'auraient pas pu être résolus sans aborder une problématique encore plus fondamentale : comment intégrer les *esprits* dans le système ? Cet aspect final de notre histoire, nous conduit au fil d'Ariane des notes parisiennes de Leibniz dans lesquelles la matière est toujours connectée à l'esprit, et les deux sont maintenus ensemble par un esprit ou une substance spirituelle. Désormais, après le développement de sa critique de la théorie cartésienne de l'extension et de sa notion relationnelle de l'espace et du temps, Leibniz est prêt à justifier la nécessité du caractère interne des histoires individuelles des substances par l'internalisation des circonstances spatio-temporelles externes individuantes, telles qu'elles sont contenues dans leurs notions complètes. On peut voir les débuts de la conception plus mûre de Leibniz qui englobe la thèse que deux substances ne peuvent se ressembler complètement et diffèrent seulement en nombre, dans un essai de 1676 intitulé *Meditatio de Principio Individui*. Leibniz considère alors qu'on peut toujours construire un même carré, soit avec deux rectangles, soit avec deux triangles, et ces carrés ne seront discernables l'un de l'autre en aucune manière, même pour le plus savant. Sur la base du principe selon lequel l'effet implique sa cause « d'une manière telle que quiconque comprend parfaitement un effet arrivera du même coup à une

intelligence complète de sa cause⁴⁸ », Leibniz conclut que « si l'on admet que deux choses différentes diffèrent également toujours d'elles-mêmes en quelque respect, il s'ensuit qu'il existe dans toute matière quelque chose qui retient l'effet de ce qui le précède, c'est-à-dire un esprit⁴⁹ ». Ainsi, pour que la matière soit individualisée, elle doit être reliée à un esprit qui retiendra la mémoire ou les traces de sa construction. Leibniz note en marge qu'il s'agit d'un raisonnement très beau (« *pulcherrima ratiocinatio* ») qui permet d'établir que la matière n'est pas homogène et qu'il y a partout des « esprits⁵⁰ ». Évidemment, l'esprit auquel Leibniz fait allusion pourrait être à l'intérieur ou à l'extérieur de la chose, une âme universelle ou un esprit, âme individuelle, forme substantielle ou particularisante, c'est-à-dire une *heccéité*. Leibniz choisit de situer le principe d'individuation à l'intérieur de la chose et déduit ainsi quelque chose ressemblant à l'identité des indiscernables : « à moins que l'on admette qu'il est impossible qu'il existe deux choses parfaitement similaires, il s'ensuivra que le principe d'individuation est à l'extérieur de la chose, dans sa cause⁵¹ ». La *Meditatio de Principio Individui* est particulièrement importante non seulement parce qu'elle donne un aperçu des points de vue de Leibniz sur l'individuation à un moment crucial, mais aussi parce que le texte lui-même est une formulation précoce du principe d'équivalence entre cause et effet, l'équivalence étant maintenue à travers les changements phénoménaux⁵².

Nous avons ébauché une vue d'ensemble des pensées de Leibniz sur le principe d'individuation de 1663 à 1686. On peut dire que la seule chose constante concernant l'individuation au cours de ces années est que

48 *Ibid.* : « *Ita ut qui perfecte intelligat effectum aliquem, etiam ad causae eius cognitionem perveniat* ».

49 *Ibid.* : « *Sin fateamur semper duas res differentes, etiam in aliquo differe in se; sequitur materiae cuilibet adesse aliquid quod priorum effectum retineat, nempe mentem* ».

50 A VI, 3, 491.

51 *Ibid.* : « *Nisi fateamur, impossibile esse ut duo sint perfecte similia, sequetur, principium individuationis, esse extra rem in eis causa* ».

52 Leibniz répète également l'argument tardivement, en 1685, dans les « Notes sur le traité de Cordemoy : *Sur la distinction entre le corps et l'esprit* » (A VI, 4, 1799).

Leibniz soumet de nombreuses questions à des évaluations complètement différentes, ajuste sa pensée en conséquence, utilise un résultat dans un domaine contre un autre résultat dans un autre domaine, puis répétant le processus, ne craint pas d'inverser ses choix. Reste que dans ce processus, Leibniz mobilise constamment la profonde connaissance qu'il a de ses prédécesseurs scolastiques, modifiant subtilement leurs doctrines et les adaptant à ses propres fins.

INDEX NOMINUM

Les auteurs d'ouvrages et d'articles de littérature secondaire et les éditeurs scientifiques ne figurent pas dans cet index.

- A** _____
- ABÉLARD, Pierre 22, 61, 242.
ADAM DE BRÈME 40.
ADRIEN, Adriano Castellesi
(cardinal), *dit* 27-29.
ALAIN DE LILLE 30.
ALCMÉON DE CROTONE 81.
ALCUIN D'YORK 24, 50, 334.
ALEXANDRE D'APHRODISÈ 226, 249-
251, 302.
ALEXANDRE D'ASHBY 21.
ALEXANDRE L'ÉPICURIEN 83.
AL-NAZZĀM 331.
ALPHONSE X 139.
AMAURY DE CHARTRES (*lat.*
AMALRICUS) 83.
AMBROISE DE MILAN (*lat.*
AURELIUS AMBROSIUS, saint) 22.
AMELOT DE LA HOUSSAYE, Nicolas
49.
ANAXAGORE 67-68, 89, 95, 96, 98, 141,
143, 147, 176, 300, 301.
ANSELME DE CANTORBERY (saint)
23, 48, 50, 286, 334.
ANTIOCHOS D'ASCALON
(*lat.* ANTIOCHUS ASCALONIUS)
270.
ANTIPATER *ou* ANTIPATROS 241.
APOLLONIOS DE TYANE
(*lat.* APOLLONIUS) 279, 293.
APPONIUS 21.
ARCÉSILAS DE PITANE 156.
ARCHILOQUE 41.
ARCHIMÈDE 271, 279, 292, 294, 297,
323, 327.
ARISTOTE 11, 52, 54, 55, 63, 64, 67, 71,
76, 99, 101, 104, 105, 113, 142, 146,
150, 177, 185, 186, 188, 190, 191, 193,
197, 198, 239, 250, 264, 265, 279, 288,
302-304, 318, 339-343, 351, 360, 398,
401.
Lycée 318.
ARMINIUS, Jacobus (Jakob
HERMANNZON) 379.
ARNAULD, Antoine 125, 256, 275, 285,
351, 352, 358, 360, 422.
AUBÉRY DU MAURIER, Benjamin 35.
AUGUSTE 29, 31.
AUGUSTE II DE BRUNSWICK-
WOLFENBÜTTEL 38.
AUGUSTIN (saint) 23, 76, 81, 91, 145,
149, 154, 161, 164, 165, 283, 338, 349-
356, 358-364, 375.
AULU-GELLE 225, 268.
AUSONE (*lat.* AUSONIUS) 28.
AUZOUT, Adrien 152, 153.
AVERROÈS 398.
AVICENNE 276.

- B** _____
- BACON, Francis, baron VERLAMUS
53-55, 77, 151, 193, 204.
- BACON, Roger 401.
- BAILLET, Adrien 85, 145, 152, 153.
- BARBARO, Ermolao (*lat.*
HERMOLAUS BARBARUS) 189, 190,
197.
- BARRE, Joseph 43.
- BASNAGE DE BEAUVAL, Henri 417.
- BASSON, Sébastien 71, 72.
- BASTON, Robert 30.
- BAUDERON DE SÉNECÉ, Antoine 22.
- BAYLE, Pierre 54, 68, 74, 78, 81-85, 87,
92, 93, 102, 134, 220, 221, 225, 241-243,
252, 276, 339, 377, 422.
- BÈDE, *dit* le Vénérable 50, 334.
- BEECKMAN, Isaac 71, 72.
- BERENGAUD DE FERRIÈRES
(*lat.* BERENGAUDUS) 23.
- BERNARD DE CLAIRVAUX (saint) 23.
- BERNOULLI, Jean 124, 330, 422.
- BÉROSE LE CHALDÉEN 41.
- BIEL, Gabriel 295.
- BIERLING, Friedrich Wilhelm 45, 126.
- BODIN, Jean 83
- BOÈCE 106, 350.
- BOECKLER, Johann Heinrich 44.
- BOILEAU, Jacques 336, 338.
- BOINEBURG *ou* BOINEBOURG,
Johann Christian 34, 44.
- BONET, Nicolas 396.
- BONNOT DE CONDILLAC, Étienne
32.
- BORCH, Ole 30-32, 35, 48.
- BOSSUET, Jacques Bénigne 150, 160,
171, 177, 204, 422, 427.
- BOURGUET, Louis 127, 422.
- BURGINDA 23.
- BURLEY, Walter 30.
- BURNETT DE KEMNEY, Thomas 40,
43, 109, 293, 295, 339.
- BOYLE, Robert 77, 94.
- BRUNO, Filippo BRUNO,
dit Giordano 71.
- C** _____
- CALEPIN, Ambrogio CALEPIO, *dit*
CALEPINO, *dit en fr.* Ambroise 31.
- CALOV, Abraham 395.
- CAMPANELLA, Tommaso 67, 71, 220.
- CARCAVY, Pierre de 105.
- CARDAN, Gerolamo CARDANO, *dit*
en fr. Jérôme 220.
- CARNÉADE 78, 269.
- CASTEL, Louis Bertrand 42.
- CAROLINE WILHELMINE
DE BRANDEBOURG-ANSBACH,
reine d'Angleterre 422.
- CATON L'ANCIEN 41.
- CAVALIERI, Bonaventura 307-309,
314-316, 319, 327-330.
- CHARLEMAGNE 335.
- CHARLES II, *dit* LE CHAUVÉ 337.
- CHEYNE, George 417.
- CHEVIGNY, Sieur de, *voir* LIMIERS,
Henri-Philippe de.
- CHIFFLET, Jean-François 22.
- CHRYSIPPE 11, 87; 221, 223, 224, 226,
239-243, 249-256, 258, 267-276, 309,
327, 330, 331.
- CICÉRON 25, 28, 78, 80-82, 221, 223,
242, 252-255, 265-271, 274, 276.
- CLAPIER, Luc de, marquis de
VAUVENARGUES 134.
- CLARKE, Samuel 115, 288, 422.
- CLAVIUS, Christoph 295.
- CLÉANTHE 234, 241-245, 247, 249,
253, 275.
- CLERSELIER, Claude 153.

CONDILLAC, *voir* BONNOT DE
CONDILLAC.
CONRAD D'HIRSCHAU 21, 23
CONRING, Hermann 422.
CONTI, Antonio Schinella 422.
CONWAY, Anne 220.
COPERNIC, Nicolas 109, 134, 139.
CORDEMOY, Géraud de 94.
CORDES, Jean de 44.
COURTIN, Antoine de 45.
CUDWORTH, Ralph 58, 68, 77.
CYPRIAN, Ernst Salomon 417.
CYPRIANUS, Johann 45, 47.
CYPRIEN (saint) 22.

D _____

DACIER, Anne 20.
DASYPODIUS, Conrad 284.
DAVID DE DINANT 83.
DÉMOCRITE 67, 77, 83, 93-94, 96, 136,
141, 143, 146, 220, 247, 271, 272, 353.
DENYS L'ARÉOPAGITE, *dit* le
PSEUDO-DENYS (saint) 347.
DES BOSSES, Bartholomée 18, 42, 43,
46, 121, 124, 422.
DE RAEY, Johannes 64, 104, 193, 194.
DESCARTES, René 9-10, 50, 52-54,
64-66, 71-73, 75, 77, 87, 89-91, 93-95,
99, 102, 110, 141, 143, 145-166; 168-
181, 200, 201, 215, 216, 220, 221, 246,
263, 281, 285, 289, 305, 309, 311, 313,
314, 318, 327, 330, 355, 356, 386.
DESGABETS, Robert (Dom) 154.
DIGBY, Kenelm 77, 193.
DIODORE CRONOS 240-243, 252, 253.
DIOGÈNE LAËRCE 81, 82, 136; 222,
271.
DONAT, Élius 20, 21.
DU BELLAY, Joachim 21.
DUPIN *ou* DU PIN, Louis Élie 337.
DUPELIX, Scipion 388, 389.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN,
Guillaume 395.
DU VAIR, Guillaume 87.

E _____

EBERHARD DE BAMBERG 23.
ÉCHARD, Jean ECCARD *ou* 18, 41.
ECKHART, Johann Georg von 334.
ÉGINHARD (*lat.* EGINHARDUS) 39.
ENNIUS, Quintus 21, 22, 28, 47.
ÉPICTÈTE 220, 221, 240-241.
ÉPICURE 68, 71, 76-84, 86-88, 90, 93-94,
143, 232, 246, 264-268, 339.
ERMENNICH D'ELLWANGEN 21.
ESTIENNE, Robert 31, 81.
EUCLIDE 204, 279-289, 291-295, 297,
319, 323.
EUSÈBE DE CÉSARÉE (*lat.* EUSEBIUS
PAMPHILI) 83, 254.
EUSTACHE DE SAINT-PAUL 396.

F _____

FABIUS (*lat.* QUINTUS FABIUS
PICTOR) 41.
FABRI, Honoré 25.
FACCIOLATI, Jacopo 31.
FARDELLA, Michelangelo 18, 85, 105,
346, 353-354, 356.
FELDEN, Johann von 44.
FICIN, Marcilio FICINO, *dit en*
fr. Marsile 69, 144-145.
FILLEAU DES BILLETES, Gilles 356.
FONSECA, Pedro da 396.
FONTAINE, Nicolas 22.
FONTENELLE, *voir* LE BOUVIER DE
FONTENELLE.
FONTIALIS, Jacobus 73.
FOUCHER, Simon 141, 142, 144, 151-
157, 161, 165, 172, 173, 175, 179, 180,
280, 305, 328, 330, 351, 422.

FOUCHER DE CAREIL, Louis
Alexandre 18, 95, 105.
FRIEDRICH, Johann, duc de
BRUNSWICK-CALENBERG 101.
FREGE, Gottlob 267, 289.
FROIDMONT, Libert 302.

G

GALE, Thomas 336.
GALILÉE, GALILEO GALILEI, *dit* 77,
134, 138, 315, 316, 319, 322, 328-329.
GALLOIS, Jean 281, 320.
GASSENDI, Pierre GASSEND, *dit*
77-78, 87, 93, 99, 143, 193, 339, 342,
357.
GATAKER, Thomas 91.
GAUTHIER DE SAINT-VICTOR 23.
GAZET, Alard 23.
GEOFFROY DE SAINTE-BARBE-EN-
AUGE, *dit aussi* GODEFROI DE
BRETEUIL 23.
GÉRARD, Armand de (abbé) 48.
GERVAIS DE TILBURY 35, 36, 48.
GEULINCX, Arnold 25.
GHISLAIN DE MONS (saint) 23.
GIORDANO, Vitale 316-318.
GODESCALC D'ORBAIS *ou*
GODESCALQUE 333.
GRACCHUS, Caius Sempronius 28.
GRACIÁN Y MORALES, Baltasar 49.
GRAS, Henri Constant 43.
GRASWINCKEL, Theodor 44.
GREIFFENCRAZ, Christoph
Joachim Nicolai von 39.
GROOT, Hugo de *ou* Huig de, *dit*
GROTIUS 35, 43-46, 87, 105.
GRÉGOIRE DE RIMINI (*lat.*
GREGORIUS ARIMINENSIS) 395.
GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT 302,
304-307, 310, 320, 321, 328.
GUEZ DE BALZAC, Jean-Louis 44.

GUILLAUME DE HIRSCHAU *ou*
HIRSAU 21.

H

HADRIEN 29, 31.
HANOVER, Ernst-August von 49.
HANSCH, Michael Gottlieb 102, 123,
142, 159, 219.
HARTSOEKER *ou* HARTSOECKER,
Nicolas 78.
HAURANNE, Jean-Ambroise
DUVERGIER DE, abbé de Saint-
Cyrán, *dit* SAINT-CYRAN 22.
HEIDEGGER, Martin 196, 197.
HEINSIUS *ou* HEINS, Daniel 87.
HENNIGES, Heinrich 44.
HENRI DE GAND 395.
HENRI II, *dit* LE JEUNE, roi
d'Angleterre 36.
HERLIN, Christian
(*lat.* CHRISTIANUS HERLINUS)
284, 290.
HERBERT DE CHERBURY, Edward
77.
HERTEL, Lorenz 38.
HERVÉ NÉDELLEC (*lat.* Hervaeus
NATALIS) 395.
HESSE-RHEINFELS, Ernst von 256.
HINCMAIR DE REIMS 22.
HIPPARQUE 134, 250.
HOBBS, Thomas 53, 77, 80, 84, 86-90,
92, 94, 99, 143, 151, 193, 272, 281, 285,
308, 320, 422.
HONORÉ D'AUTUN 21.
HOLSTE, Lukas (*lat.* Luc
HOLSTENIUS) 31
HUET, Pierre Daniel 153.
HUYGENS, Christiaan 306, 320, 327,
422.

I _____
 ILDEFONSE DE TOLÈDE (Pseudo-,
 saint) 23.
 ISIDORE DE SÉVILLE (saint) 27-28.

J _____
 JACQUELOT, Isaac 286, 287.
 JAUCOURT, Louis de, *pseudonyme*
 Louis de NEUFVILLE 43.
 JEAN DE BASSOLES *voir* JOHN
 BASSOL.
 JEAN CHRYSOSTOME (saint) 22.
 JEAN DAMASCÈNE *ou* JEAN
 DE DAMAS (*lat.* JOANNES
 DAMASCENUS, saint) 50.
 JEAN DUNS SCOT 370, 385, 386, 393,
 395-397, 403, 404.
 JEAN LE LYDIEN (*lat.* Joannes
 Laurentius LYDUS) 83.
 JEAN PHILOPON 189, 302.
 JEAN DE SALISBURY 21.
 JEAN SCOT ÉRIGÈNE 333-347, 360.
 JÉRÔME *ou* JÉRÔME DE STRIDON
 (saint) 22, 23.
 JOHN BASSOL *ou* JEAN DE BASSOLES
 395, 396.
 JÓNSSON, Karl 37, 38.
 JULES CÉSAR 258, 260.
 JULIEN D'ÉCLANE 23.
 JUNGUIS, Joachim 283, 294.
 JURIEU, Pierre 86.
 JUVÉNAL 28.

K _____
 KANT, Immanuel 9, 202.
 KECKERMANN, Bartholomeus 402.
 KEPLER, Johannes 109, 139.
 KLENCK, Johannes 44.
 KOCH, Cornelius Dietrich 123, 129.
 KOLTHOLT, Christian 104.

L _____
 LACTANCE (*lat.* LACTANTIUS) 83,
 279.
 LA FORGE, Louis de 84.
 LANION *ou* LANNION, François de
 358.
 LAUB, Philipp Anton 44.
 LE BOVIER *ou* LE BOUVIER DE
 FONTENELLE, Bernard 33.
 LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *passim*.
 LE MAISTRE DE SACY, Louis Isaac
 22, 88.
 L'ENFANT, Jacques 422.
 LELONG, Jacques 18, 36.
 LEUCIPPE 83, 146.
 LE VALLOIS, Louis *voir* VILLE, Louis
 de la.
 LIMIERS, Henri-Philippe de, *pseudo*.
 de CHEVIGNY, Sieur de 49.
 LIPSE, Juste *ou* Joost LIPS 87, 99, 221,
 318.
 LIVIUS ANDRONICUS 28.
 LLOYD, William 40.
 LOCKE, John 56, 59, 82, 102, 106, 108,
 142, 281, 285, 290, 291.
 LOUIS I^{er} LE PIEUX *ou*
 LE DÉBONNAIRE 333.
 LUCAIN 32.
 LUC D'ACHERY 334.
 LUCILIUS, Caius 20.
 LUPUS DE OLMEDO 22.

M _____
 MABILLON, Jean 334, 336, 348.
 MACAIRE SCOT 349.
 MAGNIEZ, Nicolas 24, 25, 29, 31, 32.
 MAGNÚSSON, Árni 28.
 MALEBRANCHE, Nicolas 10, 18, 36,
 98, 154, 292, 301, 371, 422.
 MANÉTHON 41.
 MARC AURÈLE 91, 220, 221, 275.

MARTIAL 28.
 MARTIN, André, *dit* Ambrosius
 Victor 355.
 MASHAM, Abigail 417, 422.
 MASSUET, Pierre 49.
 MAUGUIN, Gilbert 335.
 MAXIME LE CONFESSEUR (saint)

347.
 MÉGASTHÈNES 41.
 MEIER, Gerhard 334.
 MÉLANCHTON, Philippe 189.
 MERCENARIUS, Angelus 396, 398,
 399.
 MEZERAY, François Eudes de 337.
 MOLANUS, Gerhard Wolter 363.
 MONTAIGNE, Michel EYQUEM de 21.
 MONTCHAL, Charles de 31.
 MORE, Henry 97.
 MÜLLER, Johann Philipp 44.
 MURCIA DE LA LLANA, Francisco
 395, 399.
 MURMELLIUS, Johannes 22.
 MYRSILE DE LESBOS 41.

N _____

NANNI, Giovanni *ou* Johannes
 ANNIUS DE VITERBE 35, 41, 48.
 NAUDÉ, Gabriel 35.
 NÉMÉSIOUS *ou* NÉMÉSIOS 245.
 NÉRON 29.
 NEUFVILLE, Louis de *voir*
 JAUCOURT, Louis de.
 NEWTON, Isaac 422.
 NICAISE, Claude 152-153, 353, 417.
 NIZOLI, Mario (*lat.* Marius
 NIZOLIUS) 48, 52, 64, 65, 82, 189,
 195, 208, 320, 400, 417.
 NORIS, Enrico (cardinal) 333, 353.

O _____

OLDENBURG, Henry 285.

ORIGÈNE 248.
 OSIANDER, Johann Adam 44.
 OTHON DE BRUNSWICK *ou*
 OTTON IV 36.
 OUDIN, Casimir 334.
 OWEN, John 22.

P _____

PADOUE (école de) 189, 386, 404.
 PALLAVICINI, Opizio (cardinal) 321.
 PAPIN, DENIS 49, 422.
 PAPPUS D'ALEXANDRIE 10.
 PASCAL, Blaise 22, 53, 74, 88, 134.
 PATRIZZI, Francesco (*lat.*
 FRANCESCUS PATRICIUS) 144.
 PAUL (saint) 76.
 PEIRESC, Nicolas Claude FABRI 31,
 32.
 PELLISSON-FONTANIER, Paul 190,
 355, 422, 427.
 PEREYRA *ou* PEREIRA, Benito 395,
 396, 400.
 PÉTAU, Denis 42, 46, 47, 367.
 PÉTRARQUE, FRANCESCO
 PETRARCA, *dit en fr.* 28.
 PHÈDRE (*lat.* CAIUS IULIUS
 PHAEDRUS) 20.
 PHÉRÉCIDE DE SYROS 83.
 PHILIBERT DE VIENNE 49.
 PHILIDOR, François André
 DANICAN, *dit* 10.
 PHILIPP, Christian 93, 95, 147.
 PHILIPPE DE HARVENG 23, 25.
 PHILON DE BYBLOS 41.
 PIERRE D'AURIOLE 395.
 PIERRE DAMIEN 244.
 PIERRE LOMBARD 61.
 PINSON, François 334, 347.
 PLATON 11, 54, 56, 67, 68, 71, 76, 77, 81,
 89, 94-99, 102, 104, 133-139, 141-161,
 164-169, 171-181, 219, 222, 223, 245,

279, 301-303, 342, 351, 352, 354, 356,
357.
Académie 299, 146, 147, 149-152, 154-
163, 165, 166, 169, 178-180, 270, 351.
PLAUTE 28.
PLOTIN 138, 144, 161, 342.
PLUTARQUE 81, 243, 271-276, 309.
POLÉMON D'ILION 82.
PORTIQUE (école du) 239, 245, 250,
277, 318.
PRASCH, Johann Ludwig 44.
PRIMASE D'HADRUMÈTE 22.
PROCLUS 88, 279, 289, 290, 293, 298.
PROTAGORAS 167.
PTOLÉMÉE 134, 139
PUFENDORF, Samuel von 281, 422.
PYTHAGORE 54, 83, 356, 357.

R

RACHEL, Samuel 44.
RATRAMNE DE CORBIE 334-338,
347-360.
RÉMOND, Nicolas 18, 24, 26, 33, 43, 45,
56, 57, 59, 60, 62, 66, 75, 97, 98, 101-
105, 133, 142-145, 177, 180, 219, 342,
422, 427.
ROBERVAL, Gilles Personne de 285.
ROHAULT, Jacques 355.
ROSELLI, Salvatore Maria 43.
ROUSSEAU, Jean-Jacques 16, 91.

S

SAINT-CYRAN, *voir* HAURANNE,
Jean Ambroise DUVERGIER DE.
SCALIGER, Joseph Juste 41.
SCALIGER, Jules César 27, 28, 81; 395,
400.
SCHEFFER, Johannes G. 44.
SCHEUBEL, Johannes 284, 290
SCHOPPE, Kaspar, *dicitur* SCIOPIUS 29,
30, 87.

SCHWARTZ, Wilhelm 44.
SCUDÉRY, Madeleine de 242
SEDULIUS DE LIÈGE *ou* SEDULIUS
SCOTTUS 22.
SEMPRONIUS ASELLIO 41.
SÉNÈQUE 83, 220, 221.
SENNERT, Daniel 197, 339-400.
SEXTUS EMPIRICUS 11, 102, 154, 156,
251, 299-304, 306, 307, 309, 310, 318,
324-329.
SIDNEY, Algernon 49.
SIDOINE APOLLINAIRE 28.
SIGORGNE, Pierre 104.
SIGURDSSON, Sverre (*en vieux norois*
SVERRIR SIGURÐARSO) 38.
SILIUS ITALICUS 32.
SIMON, Johann Georg 44.
SIMON, Richard (1638-1712) 39.
SIMPLICIUS 248, 302.
SOCRATE 68, 76, 80-81, 86, 94-96, 98,
141, 143, 147, 156, 161, 162, 165-167,
169, 174, 219, 245, 389.
SOLON 40.
SOPHIE DE HANOVRE 94, 236, 356,
357.
SPARWENFELD, Johan Gabriel 40.
SPERLING, Johann 400.
SPINOZA, Baruch 10, 75, 77, 80, 81, 83,
90, 92, 93, 143, 170, 221, 223, 229, 233,
239, 242, 281, 288, 422.
STAHL, Daniel 395.
STOBÉE 83.
STRATON 83.
STRATTMAN, Theodor Heinrich
von 35.
STÜBEL, Stéphane 31.
STURLUSON, Snorri 37, 39, 48.
STURM, Johann Christoph 280, 281,
342.
SUÁREZ, Francisco 44, 48, 89, 174, 386,
395-397.

SWINESHEAD, Richard SUISSET *ou*
334.

T _____

TATIEN 245.

TELESIO, Bernardino 71.

TERENCE 20, 28.

TERTULLIEN 22, 83, 84, 86.

THĀBIT IBN QURRA 276.

THEMISTIOS (*lat.* THEMISTIUS)

189, 302.

THÉODORE (ingénieur) 88.

THÉODOSE I^{er} LE GRAND 29.

THOMAS, Christian (*lat.*

THOMASIVS) 48, 49.

THOMAS, Jakob (*lat.* THOMASIVS)

34, 56, 59-65, 72, 73, 76, 77, 83, 84, 87,
95, 96, 104, 113, 141, 145, 189, 191-194,
203, 221, 300, 339, 340, 357, 392-394,
400.

THOMAS D'AQUIN (saint) 66, 83,

356, 361-368, 370-375, 378, 380-382,
385-386, 388, 390, 391, 393, 394, 397,
400, 401.

THOMAS DE CHOBHAM 21.

THOMASSIN, Louis 46, 47.

TOLEDO, Francisco de
(*lat.* FRANCISCUS TOLETUS,
cardinal) 400.

TOLAND, John 49.

TOLOMEI, Giovanni Battista 18, 26,
33, 295

TRITHÈME, Jean (*lat.* JOHANNES
TRITHEMIUS) 39.

TSCHIRNHAUS, Ehrenfried Walther
von 49.

TWISSE, William 123, 126, 380.

V _____

VALERIUS FLACCUS 32.

VAN BLEISWIJK, Heindrik 43.

VAN HELMONT, François-Mercure
67, 220, 356, 357.

VANINI, Lucilio, *dit* GIULIO CESARE
71.

VAUVENARGUES, *voir* CLAPIER, Luc
de.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE, Mathurin
85.

VIAU, Théophile de 95.

VIÈTE, François 313.

VILLE, Louis de la, *pseudo. de* LE
VALLOIS, Louis 355.

VIRGILE 19-22, 26-28, 32, 33, 37, 42, 44,
47, 105.

VOLDER, Burcherus de 109, 122-124,
227, 417, 422.

VORST, Konrad von der (*lat.*
CONRADUS VORSTIUS) 84-86.

W _____

WAGNER, Gabriel 422.

WEIGEL, Erhard 35, 193, 280-281.

WIMPFELING, Jakob 22.

WOLFF *ou* WOLF, Christian, von 417.

WOLFHARD VON HERRIEDEN (*lat.*
WOLFHARDUS HASENRIETANUS)
23.

X _____

XÉNOPHON 41, 81.

Y _____

YVES DE CHARTRES 22.

Z _____

ZABARELLA, Giacomo *ou* Jacob 396,
398, 399, 404.

ZÉNON DE CITIUM *ou* CITIUM 317.

ZÉNON D'ÉLÉE 245, 300-303, 310, 317.

ZIEGLER, Caspar 44.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations.....	7
Avant-propos	
Jean-Luc Marion.....	9

PREMIÈRE PARTIE

L'AVANCEMENT DE LA PHILOSOPHIE

439

« L'or dans la boue » selon Leibniz : une maxime pour l'histoire de la philosophie ? Michaël Devaux.....	15
« J'ay trouvé que la plupart des Sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient » : de l'usage leibnizien de l'histoire de la philosophie Stefano Di Bella.....	51
Le renouvellement des sectes antiques. Le chiasme du Dieu corporel et du Dieu incorporel Vincent Carraud.....	71
Catégories et modifications de choses. De la traduction philosophique selon Leibniz Arnaud Pelletier.....	101

L'OR DANS LA BOUE
Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LE FIL DE L'HISTOIRE

De l'Idée à la monade : « Un auteur [...] qui mériterait d'être mis en système » Jean-Louis Poirier.....	133
Leibniz, Descartes et la « résurrection des contemplations de Platon et des académiciens » Claire Bayle.....	141

	La réhabilitation dynamique de l'entéléchie :	
	« un beau mélange de Métaphysique, de Géométrie et de Physique »	
	François Ottmann.....	183
	Leibniz and Stoicism	
	Donald Rutherford.....	219
	Leibniz, Chrysippe et l'Argument dominateur	
	Thomas Auffret.....	239
	« Établissements provisionnels » : Leibniz lecteur d'Euclide	
	Frédéric de Buzon.....	279
	Leibniz et Sextus Empiricus, Sur le continu	
	Marwan Rashed.....	299
440	L'âme des substances. Leibniz et la philosophie carolingienne	
	Kristell Trego.....	333
	La perfection de l'univers, le mal et l'incarnation	
	selon Thomas d'Aquin et Leibniz	
	Agustín Echavarría.....	361
	Duns Scot et saint Thomas : la question de l'individuation	
	Roger Ariew & Lucio Mare.....	385

ANNEXES

	History and status of the critical Academic-edition of Leibniz	
	by the Academies of Berlin-Brandenburg and Göttingen	
	Thomas Leinkauf.....	411
	Leibniz en espagnol : Chaire G. W. Leibniz de philosophie	
	Juan A. Nicolás.....	421
	Index.....	431